

Carnaval à D



Dunkerque



La troupe de choc de la bande de Malo-les-Bains a envahi la place Turenne. A noter que le personnage au centre de la photo arbore les armoiries de la France et de la Flandre.

A droite: Joli regard, étonné et fasciné, pour une première présence au bal enfantin des chevaliers du 20^e siècle.

Bien que française depuis le 17^e siècle, Dunkerque fleurit toujours bon la Flandre. Elle porte d'ailleurs le lion de Flandre et un poisson sur son blason, rappelant ainsi qu'elle est aussi une ville de pêcheurs. Et lorsqu'elle célèbre le carnaval, ce sont ses vieilles traditions flamandes qui donnent le ton. En tout cas, entre «potchevlèches» et «pannekouckes», les «vischerbende» ne meurent pas de faim!

Un reportage (texte et photos) de **Hector Christiaen**



Eric interrompt son maquillage pour ouvrir la porte de l'entrée. Un géant se découpe dans l'embrasure. Un colosse vêtu d'une mini-jupe léopard, de bas noirs et d'une veste en fausse fourrure. Un boa bleu et un chapeau de paille, orné de fleurs artificielles fluo, complètent l'accoutrement.

Devant les miroirs, ses amis se dessinent sur le visage des traits blancs puis les entourent d'une crème noir de jais. La plupart font partie du groupe: «Les Noirs». Les membres, volontairement limités à quinze, portent tous le même costume et le même maquillage depuis la création du groupe en 1969. Sur la table du salon trône la panoplie du parfait cannibale, un serre-tête piqueté de plumes de faisan, un pull et des collants noirs, une jupette en raphia, des gants immaculés et des colliers

de vertèbres de lièvre. A la vue des visages, maintenant complètement fardés, mes souvenirs d'enfance font irruption dans la pièce. Je revois parfaitement ce groupe impressionnant occupant la première ligne, brandissant des os, reliefs de leur repas cannibale!

LA «VISCHERBENDE»

Au 18^e siècle, les pêcheurs dunkerquois mettent le cap vers l'Islande. Six mois par an, 70 navires et 1000 marins environ traquent la morue dans les eaux glacées de l'Arctique. Les périls incommensurables, les conditions de travail pénibles et les fréquents naufrages n'encouragent pas l'embarquement. Pour pallier les difficultés de recrutement, les armateurs dunkerquois versent, avant le départ un pécule destiné aux familles. A cet acompte s'ajoute la «foye»,

une fête destinée à souder l'équipage. Des chants en flamand et des danses au son des violons accompagnaient un repas copieusement arrosé. A la nuit tombée, les pêcheurs parcouraient les rues de la ville derrière une musique, composée de violons, de fifres, et de tambours. Le parcours était jalonné de nombreuses escales dans les estaminets, une façon d'oublier un départ imminent. Une manière, aussi, d'exorciser l'ombre de la mort.

Quelques années plus tard, les familles, puis le reste de la société dunkerquoise se joignent aux pêcheurs dans le défilé. Malgré ce renfort, la procession garde son appellation d'origine «vischerbende» (bande de pêcheurs). Les participants se dissimulent derrière des masques propres aux célébrations des jours gras et sont vêtus de

Les tambours de la bande de Dunkerque se produisent sous le regard Jean Bart, célèbre corsaire et enfant du pays.





«fouffes» (oripeaux dénichés dans les greniers). On suppose que les marins empruntaient, pour se déguiser, les vêtements de leur épouse, leur paquetage se trouvant déjà à bord des navires.

LES TROIS GLORIEUSES

Au début du 19^e siècle, le défilé prend des couleurs. Le Dimanche Gras est marqué par une procession de chars accompagnée du Reuze (géant en osier, tissus et carton-pâte). Le Lundi Gras, changement de décor et surtout de figurants! C'est le déferlement de la bande des pêcheurs. Un défilé exubérant, aux costumes grotesques que décrit parfaitement Victor Derode* «un amalgame de redingotes déchirées, de vestons retournés, de chapeaux bossués, de jupons loqueteux, sales, de casaques fangeuses de corsages remplis de la boue du ruisseau et de bonnets féminins portés

par de robustes gaillards à la démarche traînante, titubante, au geste lourd, pesant à la voix rauque et au verbe paillard»
Un doute subsiste quant à l'ori-



gine de l'apparition des parapluies en tête de la bande. Les carnavalesques l'ont-ils adopté lors d'un carnaval pluvieux? Des historiens avancent une autre probabilité: pour les marins, c'était une façon de mimer (avec moquerie) les paysans qui ne se déplaçaient jamais sans leur parapluie noir. L'accessoire va traverser les décennies et devenir la bannière bariolée des sociétés philanthropiques. Le Mardi-Gras, place aux déguisements plus élégants. Des arlequins et des pierrots se déplacent par petits groupes accompagnés par des tambourins et des flageolets. Au cours de ces «Trois Joyeuses», les sociétés philanthropiques tenaient table ouverte et les bénéfices étaient redistribués aux

Gros plan sur deux membres de la bande de Rosendaël. Le nom des bandes prend ses origines dans les anciennes communes de l'agglomération de Dunkerque.

Ci-dessus et bas de page: préparatifs du groupe des «Noirs»: les quinze membres portent tous le même costume et le même maquillage.

La bande de Malo-les-Bains prépare l'«Intrigue» qui vise, sous le couvert du masque, à mettre quelqu'un dans l'embarras.

Cheveux bleus (très jolis!) et déguisements chinois: la bande de Malo-les-Bains soigne l'esthétisme!



familles des marins péris en mer. C'est à cette époque qu'apparaît la doublure de la bande. D'un côté, toutes les couches de la société unifiées par le défilé dans les bandes et défilés; de l'autre, les bals des notables, beaucoup plus sérieux et guindés. Ces nuits carnavalesques sont à l'initiative de couches sociales différentes ce qui explique leur multiplication et l'allongement de la période de fête qui dépasse largement le cadre des jours gras, au mécontentement du clergé.

L'INTRIGUE

Après son apogée au milieu du 19^e siècle, la pêche à la morue décline. Les moralistes se frottent les mains. La fin de la bande des pêcheurs semble inéluctable. Le succès des bals grandit et menace la bande traditionnelle. En 1906, le maire, Alfred Dumont s'efforce de sauver le carnaval. Il réunit les associations dunkerquoises au sein d'une commission et fait appel à la générosité des com-

merçants et des particuliers. Sa tentative est une réussite totale. La bande est somptueuse et les dunkerquois sont prêts à lui accorder un bail indéterminé. Ce qui fut le cas!

La place Turenne est noire de monde. L'endroit est idéal, ou presque, pour mener la bande de Malo-les-Bains à son terme. Les badauds sont, pour l'instant, une cible privilégiée pour les quelques couples qui pratiquent encore un «art» en voie de disparition: l'intrigue. Un duo de «petits vieux» (sans doute pas très âgés et assurément pas un couple) taquine un spectateur, qu'ils doivent parfaitement connaître. Leur voix est déguisée et seul leur regard pourrait apporter un indice sur leur identité.

Dans le passé, les femmes n'étant pas admises à l'intérieur des bandes, elles semaient l'inquiétude dans le public. Les notables étaient leurs proies favorites. Sous le couvert du masque, les intrigantes dévoilaient les secrets d'alcôve, les potins, les rumeurs.



LE RIGODON FINAL

Au centre de l'espace, les musiciens prennent place sur la rotonde. Le tambour-major lisse ses bacantes, rajuste son bonnet à poils et rappelle à l'ordre sa troupe. Une mélodie d'entre-deux-guerres, plutôt gentille, se fait entendre :

*«L'amour c'est comme
de la salade
Ça rend les gens bien
malades.
Ça fait parfois souffrir
Mais ça fait pas mourir.»*

Le final se met en marche. Imbriqué les uns aux autres, certains ne touchent même plus le sol, les carnavaleux reprennent à tue-tête tous les airs

**Fin de carnaval et repos
mérité sur le port.
A l'arrière-plan: le beffroi.**

populaires. Sur un geste du tambour-major, une autre chanson s'échappe du kiosque. Celle-ci annonce un chahut. La première ligne, soudée comme les mailons d'une chaîne, s'arrête. Derrière, la masse pousse. En tête, les gros bras s'arc-boutent, les corps tendus, quasiment à l'horizontale, épreuve musclée, mais plutôt courtoise. Pendant plus d'une heure, le répertoire carnavalesque accompagne les plus vaillants dans le rigodon, dernier acte de la bande. Une vapeur monte de la masse compacte, produite par la sueur des corps au contact de la froideur du crépuscule.

*«Jean Bart, salut
à ta mémoire!
De tes exploits,
tu remplis l'univers»*

Les carnavaleux se sont arrêtés et s'agenouillent en se tenant par la main.

La cantate au célèbre corsaire signe la conclusion de la «vischerbende».

La place se vide lentement. Certains se sont adossés aux arbres, épuisés. D'autres distribuent des accolades aux musiciens. La plupart se dirigent vers une «chapelle» connue, pour



Pour la «Bande des poissons rouges», le flamand est toujours à l'honneur!

A gauche: Parapluies devant la tour de la Mairie.

reprendre des forces devant la traditionnelle soupe à l'oignon, le potchevlèche, (mélange de viande cuite en gelée) ou les pannekouckes (grosses crêpes). Le square est maintenant désert, ou presque. Un jeune arlequin s'est endormi sur un banc en souriant. Quel air lui trotte dans la tête? ///

Hector Christiaen

*Victor Derode: Dunkerque en carnaval (Jean Denise-Jean-Charles Bayon) édité par les corsaires Dunkerquois 2003

